Le corps présidentiel. Représentation politique et incarnation dans la campagne présidentielle française de 2007

Marlène Coulomb-Gully

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/18753>

DOI : 10.4000/mots.18753

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2009

Pagination : 25-38

ISBN : 978-2-84788-151-6

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Marlène Coulomb-Gully, « Le corps présidentiel. Représentation politique et incarnation dans la campagne présidentielle française de 2007 », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 89 | 2009, mis en ligne le 30 mars 2011, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/18753> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.18753>

Le corps présidentiel. Représentation politique et incarnation dans la campagne présidentielle française de 2007

« Les représentants sont devenus le corps visible, faillible et mortel du corps invisible et perpétuel de la nation. »

Marcel Gauchet¹

« La Révolution démocratique moderne, nous la reconnaissons au mieux à cette mutation : point de pouvoir lié à un corps. »

Claude Lefort²

Nicolas Sarkozy ayant remporté la dernière élection présidentielle, on peut faire l'hypothèse qu'une majorité de Français a adhéré au projet du candidat de l'UMP plus volontiers qu'à celui de son adversaire socialiste, et qu'une partie d'entre eux s'est reconnue dans le candidat lui-même. Une élection présidentielle en effet, dans le système de représentation qui est le nôtre, suppose cette relation réfléchissante entre gouvernés et gouvernants, le président de la République étant l'opérateur qui permet le passage du pluriel au singulier, de la diversité à l'unicité par la production d'une identité collective. Le président du Conseil constitutionnel, Jean-Louis Debré, ne dit rien d'autre quand, intronisant le nouveau président de la République lors de la cérémonie d'investiture du 11 mai 2007, il s'adresse à lui en ces termes : « Vous incarnez la France, vous symbolisez la République, vous représentez tous les Français. »

La campagne présidentielle de 2007 a placé en vis-à-vis Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal, candidat de l'UMP et candidate du Parti socialiste, mais aussi homme et femme. Cette dernière mention n'est pas fortuite, la revendication de l'argument de genre par la candidate socialiste étant inédite à ce niveau de compétition politique et confirmant l'importance de la dimension

Université Toulouse 2, Médiapolis, marlene.coulomb@univ-tlse2.fr

1. Gauchet, 1995, p. 286.

2. Lefort, 1981, p. 172.

incarnée. Car si l'on peut souhaiter, conformément à une forme d'idéal républicain, que toute élection – et en particulier celle du chef de l'État – s'effectue sur la base des seuls programmes, force est de constater la prégnance de la dimension personnelle, l'importance de *qui* incarne les options des partis en présence.

Comment cerner cette notion d'incarnation, qui paraît bien volatile, voire rétive à toute formalisation ? Nous faisons l'hypothèse que si elle renvoie en première instance à des éléments traditionnels de la représentation politique (le programme revendiqué par les candidats et toutes les références qui les ancrent dans une culture propre à une famille idéologique [Bernstein, 2003]), dimension largement explorée que nous n'analyserons donc pas ici, l'incarnation suppose aussi, peut-être plus fondamentalement, la prise en compte du *corps* même des candidats.

Au-delà de son apparente évidence, celui-ci s'avère d'une redoutable complexité dès lors qu'on s'efforce de le construire comme objet d'interrogation scientifique (Detrez, 2002). Notre ambition sera donc modeste et consistera à poser quelques jalons permettant de saisir la place et les enjeux du corps des deux principaux candidats dans le cadre de cette campagne. Pour ce faire, nous nous appuierons sur un ensemble de travaux portant sur la communication non verbale (aspects vocaux, mimiques, kinésique, proxémique), formalisés dans le cadre de l'École de Palo Alto et par ses continuateurs (Winkin, 1981), ainsi que sur des travaux de sociologie (Bourdieu, 1979 et 1980) et en particulier de sociologie du genre (Goffman, 1997, Achin et Dorlin, 2007), une de nos hypothèses portant sur l'instrumentalisation de la virilité et de la féminité par les deux candidats.

Enfin, difficulté méthodologique supplémentaire, le corps dont il est question ici n'est pas le corps « réel » de la perception – même s'il ne saurait en être dissocié –, mais le corps construit par le dispositif médiatique et tel qu'il se donne à percevoir à la majorité des citoyens dans leur posture quotidienne de réception des médias. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes appuyée sur un corpus volontairement composite puisque comprenant à la fois des éléments de la presse quotidienne nationale et des émissions de télévision³. L'objectif n'est pas en effet de cerner les spécificités propres à la ligne

3. *Le Monde*, entre octobre 2006 et mai 2007, ainsi que le corpus télévisuel suivant : un ensemble de journaux télévisés de 20 h sur TF1 en octobre et novembre 2006 (durant les primaires au PS), en février 2007 et du 9 avril (début de la campagne officielle) au 6 mai (date du second tour de l'élection) ; l'ensemble des émissions de la campagne officielle, ainsi que le débat d'entre-deux-tours et les deux soirées électorales des 22 avril et 6 mai ; des émissions politiques (deux émissions de *Ripostes*, de Serge Moati, sur F5, l'une consacrée à Nicolas Sarkozy, le 10 décembre 2006, l'autre à Ségolène Royal, le 17 décembre 2006 ; « J'ai une question à vous poser », émission politique de la rédaction de TF1, du 5 février 2007, consacrée à Nicolas Sarkozy, et du 19 mars 2007, consacrée à Ségolène Royal ; deux « Face à la Une », du 16 avril (Nicolas Sarkozy) et du 18 avril (Ségolène Royal) et enfin les émissions des « Guignols de l'info », de novembre 2006 à mai 2007, ce contre-point satirique participant de la construction médiatique des candidats.

éditoriale de tel média particulier, mais de pointer les éléments récurrents de la mise en scène des deux principaux protagonistes de la campagne.

Produit d'une coconstruction entre de nombreux acteurs (candidats, conseillers en communication, journalistes...), le corps des politiques ne saurait être réduit à la seule stratégie consciente et volontaire des politiques, la multiplicité des intervenants diffractant cette maîtrise souhaitée (Coulomb-Gully, 2001). C'est donc dans le jeu permanent entre ces diverses instances aux intérêts parfois contradictoires qu'est construit le corps du candidat, l'analyse qui suit s'efforçant de pointer les éléments majeurs de cette épihanie politique.

Corps politique : questions de physique

Une silhouette

Le corps des politiques se caractérise d'abord sur le plan physique, les candidats apparaissant d'emblée comme une silhouette. Le personnage de Nicolas Sarkozy, au regard de la norme masculine, constitue une exception par sa petite taille. Le conflit qui l'a longtemps opposé à l'altier Dominique de Villepin exacerbait cette caractéristique et l'on a tous en mémoire ces scènes où, durant les meetings en particulier, ce dernier s'emparait de la main de Nicolas Sarkozy qu'il agitait verticalement, dans un geste apparemment chaleureux, mais qui avait pour conséquence – et pour objectif – de souligner la différence de taille entre les deux hommes. Ce trait, qui domine dans toutes les caricatures, est ambigu : si la petite taille peut apparaître comme un handicap pour qui veut incarner une nation (Herpin, 2007), elle est aussi connotée positivement ; et les modèles ne manquent pas de héros populaires valorisés malgré leur petite taille, ou grâce à elle, le peuple y voyant du démocratique⁴.

La candidate socialiste quant à elle correspond parfaitement aux standards actuels de la beauté féminine avec sa silhouette élancée, son teint clair, ses traits réguliers et ses cheveux lisses. Soulignons la convergence des critères d'évaluation de la beauté, démontrée par toutes les études, chez les hommes comme chez les femmes, les enfants comme les adultes, pour qui le corps masculin est grand et musclé et le corps féminin mince et élancé (Marzano, 2002 ; Le Breton, 2008).

4. Ainsi d'Astérix, de Napoléon – surnom fréquemment donné à Nicolas Sarkozy –, voire de Jo, le petit teigneux des Dalton – surnom donné au candidat de l'UMP par le comique Djamel Debbouze.

Un visage

Le corps c'est aussi un visage, d'autant que les gros plans sont valorisés à la télévision comme dans les photos de presse. Coupe courte en brosse, haut front dégagé, sourcils fortement arqués, yeux sombres, grand nez aquilin, lèvres minces, traits marqués : l'adéquation est ici parfaite entre le physique de Nicolas Sarkozy et son image d'homme volontaire, voire volontariste. Là encore, la comparaison s'impose avec l'ex-Premier ministre de Jacques Chirac qui, avec ses longs cheveux bouclés, son regard clair et ses lèvres charnues, incarne une forme de romantisme bien éloigné du physique plus dur du candidat.

La première chose qui frappe, s'agissant de Ségolène Royal, c'est la profonde métamorphose de son visage. Une opération de chirurgie faciale a arrondi et affiné le bas de son visage ; les lunettes qu'elle portait à une époque ont disparu, rendant plus visible le bleu de ses yeux ; des cheveux plus courts au brushing souple ont remplacé les serre-tête et autres queues-de-cheval qu'elle affectionnait auparavant. « Et depuis je suis beau quand je veux seulement », fait dire Corneille à son Matamore de *l'Illusion comique* : Ségolène Royal a choisi, pour cette campagne, de se conformer aux critères de beauté valorisés par la norme contemporaine. Enfin, là où Nicolas Sarkozy apparaît comme dur (« brutal », disent ses détracteurs), Ségolène Royal use désormais de son sourire comme d'une arme stratégique. Caractéristique féminine par excellence pour Erving Goffman (1988), signe de la « disponibilité anthropologique » des femmes pour Marie-Joseph Bertini (2002), le sourire de la candidate confirme son inscription dans le genre, de même que les métamorphoses physiques qu'on a observées et qui en ont fait une incarnation de la féminité.

Une voix

Rien ne renvoie plus à la réalité d'un corps que la voix, qui participe de l'incarnation au même titre que l'image du corps qu'elle contribue à concrétiser : qui n'a fait l'expérience d'une profonde déception quand, familiarisé avec la voix de quelqu'un qu'on n'a jamais vu, on est soudain confronté à la réalité du personnage ? L'imaginaire est allé bon train qui, à partir de la voix – de son grain, de son timbre, d'une diction –, a bâti un corps, un visage, une présence, construction imaginaire avec laquelle la réalité de l'incarnation soutient rarement la comparaison.

Sans entrer dans des considérations trop techniques (Fonagy, 1983), retenons que la voix de Nicolas Sarkozy est de timbre clair et d'une tonalité moyenne, sa diction rapide et aisée. Aisance qui renvoie à sa maîtrise rhétorique, censée refléter sa supériorité intellectuelle, tandis que sa voix forte et bien posée est en phase avec un imaginaire d'ordre et d'autorité. Par ailleurs,

sa tendance à vélariser fortement certaines consonnes (les « k » en particulier) n'est pas sans rappeler le parler de certaines banlieues populaires, ce que confirme un certain relâchement syntaxique : Nicolas Sarkozy en effet tend à éluder les négations (« Le problème de la France, c'est qu'y a pas assez de travail, y'a pas assez de pouvoir d'achat, y'a pas assez d'entreprises »), ne pratique pas l'inversion sujet-verbe dans les phrases interrogatives, faisant de l'intonation ascendante le seul marqueur de la modalité ou recourant à la particule interrogative « est-ce que... ? » (« Est-ce qu'on a le droit de travailler le dimanche ? », « Est-ce que ce qui se passe chez les autres, ça peut se passer chez nous ? »). Ce style oral, bien éloigné de l'hypercorrection langagière facilement perçue comme apprêtée, confère au personnage une simplicité populaire, largement exploitée durant la campagne comme on le verra plus loin⁵.

Mais sa voix s'est profondément modifiée en cours de campagne, passant à une tonalité plus grave et à une diction plus lente. « Il est devenu le cauchemar des reporters radio, sa voix est descendue d'une octave. Il ne parle plus, il murmure. Sa voix de stentor, il ne la réserve plus qu'à ses meetings, ses harangues », observe *Le Monde* (10 mai 2007). « J'ai changé », affirmait à l'envi le candidat de droite, affirmation concrétisée par la matérialité vocale, d'une « douceur empreinte de gravité » et censée traduire plus de calme et de profondeur, Nicolas Sarkozy suivant en cela les conseils de Thierry Saussez qui lui demandait d'« humaniser sa personne » face à la candidate socialiste⁶.

Celle-ci a une voix grave pour une femme, tonalité qui s'est elle aussi accentuée en cours de campagne : un ingénieur du son a été embauché par son équipe et travaille derrière la console la matérialité vocale de la candidate. La légitimité présidentielle semble incompatible avec une voix aiguë, caractéristique féminine bien éloignée de la virilité supposée indissociable du ministère suprême⁷. Mais ce qui caractérise en priorité le discours de Ségolène Royal, c'est la lenteur de sa diction, voire ses silences. Considérés comme le comble de la subtilité rhétorique chez François Mitterrand, passé maître en la matière, ils ont été interprétés chez la candidate comme une incapacité à répondre et sont venus alimenter le procès en incompétence qui lui a été fait tout au long de la campagne.

Le dire et le dit, la matérialité vocale comme le discours des candidats signifient au-delà – ou en deçà – des mots prononcés, dans leur ancrage physique et leur résonance psychologique et sociale. On le voit à travers ces

5. Toutes les citations de ce paragraphe sont extraites de l'émission « Ripostes » du 10 décembre 2006.
6. Selon une interview du conseiller en communication diffusée durant un reportage de Jérôme Florin sur RTL, le 22 février 2007, à 10 h 50.
7. On se rappelle les gloses suscitées par la voix qualifiée de « poissonnière » d'Édith Cresson lorsqu'elle était Premier ministre de François Mitterrand, et des cours proposés aux femmes de l'Assemblée nationale où il leur était recommandé de parler d'une voix grave pour ne pas donner prise – pour ne pas « donner corps » ? – à ce type d'injure.

différents exemples : support de valeurs, le corps parle à l'imaginaire. Pierre Bourdieu ne dit rien d'autre lorsqu'il définit l'*hexis* corporelle comme « transsubstantiation où les valeurs sont faites corps » (1980, p. 96), et l'on sait l'importance de cette dimension dans l'identification suscitée par les politiques. Mais si le corps « parle le social », on ne saurait toutefois nier la part de jeu qui peut exister dans le rapport au corps. Comme le langage en effet, celui-ci peut apprendre, feindre ou simuler et nous considérerons que l'exploitation de ce jeu constitue un des ressorts de l'habileté politique.

Du physique au social : troubles dans l'*ethos*

Durant cette campagne, la polémique a été forte sur le positionnement idéologique de la candidate socialiste. On se souvient de la controverse, animée depuis l'au-delà de la Toile par Pierre Bourdieu, opportunément ressuscité pour l'occasion, selon lequel Ségolène Royal aurait « un *ethos* de droite ». Rappelons l'affaire. En octobre 2006, sur Zalea TV, télévision du Net aujourd'hui disparue, le réalisateur Pierre Carles inaugure sa carte blanche mensuelle en diffusant une chute du film qu'il a réalisé sur Pierre Bourdieu, *La sociologie est un sport de combat*; dans cette séquence inédite de douze minutes tournée en mai 1999, le sociologue explique que certains responsables politiques de gauche sont « en fait » de droite. Il prend l'exemple de Ségolène Royal, qui selon lui a un « habitus, une manière d'être et de parler, qui vous dit qu'elle est de droite ». L'accusation paraît d'autant plus fondée que certaines prises de position de la candidate vont venir accréditer cette thèse, Nicolas Sarkozy revendiquant a contrario un positionnement populaire, voire de gauche, confirmant ce jeu à fronts renversés⁸. La mise en scène des corps des candidats, leur *ethos*, pour reprendre la terminologie bourdieusienne, vient-elle à l'appui de cette interprétation ?

8. S'il s'agit là d'une nécessité dans le cadre d'une campagne présidentielle, les candidats devant rallier des voix au-delà de leur base idéologique, le recours aux pratiques, aux mots et aux symboles de l'autre camp a néanmoins été particulièrement intense durant cette campagne. Du côté de la candidate socialiste, on se rappelle le tollé suscité par ses références à l'ordre (avec notamment sa proposition d'un encadrement militaire pour les jeunes délinquants et son slogan « l'ordre juste »), à la religion (avec l'emblématique « Aimez-vous les uns les autres » prononcé à Charléty la veille du 2^e tour) et à la nation (on se souvient de sa proposition de chanter *La Marseillaise* dans ses meetings et de pavoiser les fenêtres du drapeau tricolore le 14 juillet). Nicolas Sarkozy de son côté, après avoir donné des gages à l'électorat de l'extrême-droite en début de campagne, se pose en héritier du Front populaire, citant Blum, Jaurès (27 fois dans son discours toulousain du 12 avril 2007) et Camus : « Elle ignore Camus, alors je le reprends à mon compte, elle a oublié Blum alors j'en parle, elle ne connaît pas Jaurès, alors je le cite », reprenant les valeurs de la gauche, qu'il accuse d'être désormais réduite à la seule défense des acquis. Il poursuit cette captation d'héritage par une cour assidue aux « travailleurs » et en particulier aux ouvriers, la visite d'usines devenant un *must* de l'entre-deux-tours tandis qu'il s'insurge contre les « patrons voyous » et rend hommage à « la France qui se lève tôt » (« 20 h » de TF1, 17 avril 2007).

La retenue Royal et l'emphase sarkozienne : éléments kinésiques et proxémiques

« Immobile, statufiée, habitée, Ségolène Royal reste plantée à la tribune, sans mot dire, derrière son pupitre pendant quatre minutes. Elle fixe la foule qui ne sait pas trop en retour comment réagir », observe *Le Monde* des 1^{er}-2 octobre 2006, évoquant le meeting du 29 septembre à Vitrolles où la candidate a annoncé sa décision de se présenter à l'investiture socialiste. Outre ce silence étonnant, le côté hiératique du personnage a frappé tous les observateurs : dans le portrait qu'elle fait de la candidate, Catherine Millet la décrit comme « une vestale raide comme un "i" dans son tailleur immaculé »⁹.

La gestuelle de la candidate est en effet quasi inexistante, comme en témoigne la comparaison des prises de paroles des deux candidats dans des circonstances identiques¹⁰. Au répertoire kinésique de Ségolène Royal, un geste d'apaisement (les deux bras horizontaux s'abaissent lentement pour demander le silence) et un geste d'expansion quand elle lève verticalement les deux bras en croix. Et enfin ce geste, unique dans la campagne, le poing serré sur l'estomac en signe de révolte profonde, lorsque, durant le meeting d'introduction du 11 février à Villepinte, elle déclare : « Je sais au fond de moi en tant que mère que je veux pour tous les enfants qui naissent et qui grandissent en France ce que j'ai voulu pour mes propres enfants. » La coïncidence n'est pas fortuite entre la force de ce geste unique et la référence à la maternité.

Pas non plus de bains de foule pour la candidate : lors des meetings, dans une scénographie inspirée de celle de François Mitterrand en 1988, Ségolène Royal accède seule à la tribune, et traverse la salle dans un couloir d'où les gens sont tenus à distance¹¹.

Cette même réticence à se livrer peut être lue dans l'interdiction formelle faite aux journalistes de la filmer en train de manger¹² : consigne symptomatique du refus de montrer son corps dans des fonctions de base, communes à tous, et qui renvoie à une forme d'interdit face au corps partagé par les classes bourgeoises. Ségolène Royal reste ainsi une « icône », selon la formule maintes fois employée par les médias pour la désigner. « Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre », disait la déesse de Baudelaire. Les déesses

9. Dans l'émission « Ripostes », de Serge Moati, du 17 décembre 2006.

10. On a ainsi analysé leur gestuelle dans les extraits télévisés de leurs meetings d'intronisation (le 14 janvier 2007 à Versailles pour Nicolas Sarkozy, le 11 février 2007 à Villepinte pour Ségolène Royal), dans leurs déclarations au soir des deux tours et dans des émissions de télévision auxquelles les deux candidats ont participé.

11. Notons l'opposition avec la scénographie du début de la campagne où, pendant les débats participatifs, la proximité était érigée en maître mot.

12. Isabelle Mandraud, chargée de suivre la candidate pour *Le Monde*, note : « Elle tente maladroitement d'imposer des règles, celle de ne pas la prendre en image quand elle mange par exemple. » (*Le Monde* du 21 février 2007, p. 18)

ne mangent pas, elles ne sont pas tributaires de ces contingences corporelles qui travaillent le commun des mortels. Droites, les déesses ne sont peut-être pas de gauche.

L'image donnée par Nicolas Sarkozy est de ce point de vue opposée et le cli-vage apparaît d'autant mieux qu'on compare les deux candidats en meeting. Celui-ci s'immerge dans la foule présente, qu'il étreint littéralement, dans une proximité affichée avec les « vraies gens ». Le répertoire kinésique du candidat Sarkozy est beaucoup plus étoffé que celui de sa concurrente et lorsqu'il discours, ses mouvements sont amples, vigoureux, verticaux et ponctuent visuellement sa parole. Notons aussi ce geste inédit dans une campagne française, où il a salué en plaçant sa main droite sur le cœur, à la manière des hommes politiques américains. Comment ne pas faire de rapport avec son atlantisme maintes fois réitéré, jusque dans « le rêve français », formule employée dans son discours au soir de sa victoire du second tour ?

Plus globalement, le corps sarkozien est caractérisé par le mouvement perpétuel, ce côté « agité » du candidat lui valant d'être présenté dans les *Guignols* armé d'un flacon de Lexomil. Populaire – à son corps défendant ? –, sa démarche claudicante n'a rien de l'élégance de celle de Ségolène Royal ou du port altier de Dominique de Villepin. On sait par ailleurs la passion du candidat pour le jogging, soulignée dans tous les médias, les images de la campagne le montrant, sur le terrain, se déplaçant d'un lieu à l'autre à la hâte et accédant aux estrades des meetings en gravissant les marches deux par deux. Cette dépense physique se manifeste concrètement par la sueur, qui en est le signe extérieur le plus tangible : s'exprime ainsi la volonté de signifier dans son corps même la nécessité de l'effort, son appartenance effective au peuple laborieux, sinon à « la France qui se lève tôt ». Là où Ségolène Royal soustrait son corps à l'affichage public, Nicolas Sarkozy en exhibe la part animale et suante.

Dans le langage corporel décrypté par le sociologue, la litote et la retenue sont toujours du côté des classes supérieures, l'emphase et l'excès du côté du peuple (Bourdieu, 1979, p. 179). S'accrédite ainsi l'hypothèse d'une candidate socialiste à l'*ethos* de droite tandis que le candidat de droite se caractériserait par un *ethos* plus populaire.

La parure : « Prolo », de Ralph Lauren¹³ / Paule Ka

Les choix vestimentaires des deux candidats manifestent eux aussi cet étonnant chassé-croisé. La presse satirique, de même que l'humoristique émission des *Guignols de l'info*, n'ont pas manqué de souligner les tenues décontractées.

13. Nous empruntons l'expression humoristique aux *Dossiers du Canard* n° 103, avril 2007, numéro spécial « Elysée-moi ! », p. 39.

tées de plus en plus souvent arborées par le candidat de droite en campagne. « Vous voulez le ministre de l'Intérieur ou le candidat ? Celui de gauche qui visite les usines ou celui de droite ? » a coutume de demander la marionnette de Sarkozy dans les *Guignols de l'info*. Celui-ci apparaît alors en costume cravate ou en pull, l'interrogation révélant l'instrumentalisation du vêtement à des fins de communication.

Choix opposé de la part de Ségolène Royal qui, habillée par Paule Ka, a opté pour un style BCBG : petites vestes, robes près du corps, jupes fendues, escarpins à talons. L'image qu'on peut se faire de l'élégance et du chic parisien, justifiant le surnom de « Madame Figaro » que lui donnent les *Guignols*.

Ce choix est d'autant plus visible qu'on compare la candidate socialiste aux autres candidates de gauche engagées dans la campagne, dont la mise est tout autre : doudounes, pantalons, pulls vagues, vestes de toile. Sinon pour Marie-George Buffet, dont la façon de s'habiller est plus conventionnelle, la décontraction vestimentaire est le signe distinctif d'Arlette Laguiller comme de Dominique Voynet. Alternative à la gauche socialiste, voire proximité avec l'extrême gauche, il s'agit là de candidatures de témoignage, aucune des candidates ici nommées n'ayant la moindre chance d'accéder au pouvoir. Contrairement à Ségolène Royal, elles n'ont donc pas le souci d'incarner une forme de légitimité du pouvoir, dont le vêtement veut aussi être l'expression.

Le programme « incorporé » que révèle l'habitus du candidat peut ainsi entrer en dissonance avec le « programme objectivé » des classiques propositions politiques (Bourdieu, 1979, p. 499). Mais si cette différence semble avoir été mise au crédit du candidat de l'UMP, considéré comme renouant avec les racines populaires d'une droite « décomplexée », la retenue de la candidate de gauche a été perçue comme contribuant à brouiller son message politique. On peut alors se demander si la dimension sociologique est seule en cause et si l'*ethos* de genre ne vient pas ici complexifier la donne.

L'arrangement des sexes¹⁴ : virilité/féminité

La question du genre, inédite à ce niveau de la compétition politique, révèle la dimension physique dans ce qu'elle a de plus primaire : sa composante sexuelle. Pour la première fois, un couple s'affronte pour remporter le pouvoir suprême et la mise en scène des corps par et dans les médias fait la part belle à cette dimension de l'incarnation politique. Les portraits des candidats, diffusés lors d'émissions de télévision ou dans la presse, nous permettront d'appréhender la construction et les mutations de ces identités dans le temps¹⁵.

14. Ce titre est emprunté à l'ouvrage bien connu d'Erving Goffman (2002).

15. Dans notre corpus, ces portraits figurent dans les deux émissions « Ripostes » et « À vous de juger », les « Retours sur campagne » proposés par les JT à la veille du débat de l'entre-deux-tours, ainsi que les éditions du *Monde* des 26 et 27 avril et des 8 et 11 mai.

Nicolas Sarkozy : une virilité recomposée

« Un mec qui en a »

La confrontation des portraits consacrés au candidat de l'UMP par les médias permet de constater la récurrence de quelques événements qui vont devenir emblématiques de son parcours et en fonction desquels va s'organiser la lisibilité du personnage. La geste sarkozienne s'organise ainsi autour des faits suivants : premier fait d'armes lorsque, à l'Université d'été du RPR à Nice, en 1975, Jacques Chirac lui donnant la parole deux minutes, il enflamme la salle pendant dix minutes ; la prise de Neuilly en 1983, au nez et à la barbe de Charles Pasqua, révélatrice du génie stratégique du tout jeune Nicolas et matrice à travers laquelle se lira ultérieurement la conquête de l'UMP, et les métaphores militaires ne sont ici rien moins qu'innocentes ; l'épisode des otages de la maternelle de Neuilly, en 1993, et la libération, par son maire lui-même, d'un jeune enfant, témoignant du courage dudit maire ; son passage par les ministères du Budget, des Finances et de l'Intérieur, ministères régaliens par excellence, qui se cristallise principalement autour de la politique sécuritaire : l'action menée dans les banlieues en devient symbolique, avec les déclarations sur « la racaille », « le kärcher » et la révolte des quartiers populaires, à l'automne 2005, qui le montre « matant » les émeutiers. Ceci achève de l'imposer comme un « mec qui en a ».

« J'ai changé »

Affirmer sa virilité est d'autant plus important que, comme le rappellent Catherine Achin et Elsa Dorlin dans un article remarquable (Achin, Dorlin, 2007), deux hypothèses pèsent sur l'homme de droite : sa réputation de traître lorsque, en 1995, il a préféré Édouard Balladur à son mentor Jacques Chirac, et sa qualification de « cocu » suite au départ de son épouse. Dans les deux cas, le risque était celui d'une mise en cause de sa virilité par la féminisation du personnage : le traître est celui qui enfreint le code de l'honneur en vigueur entre hommes, et le cocu celui « qui n'en a pas ». Si le premier épisode est plus que rapidement évoqué dans certains portraits, le second permet de mettre l'accent sur l'épreuve surmontée et le gain d'humanité pour le candidat. En bon stratège et ne pouvant occulter l'évènement, le candidat choisit en effet d'en profiter pour adoucir son image de mâle face à une candidate qui risquait de le faire percevoir comme « brutal ». Le candidat revendique alors sa part de fragilité et ses blessures, comme en témoigne la formule maintes fois répétée du « J'ai changé » de son discours d'investiture à Versailles, le 14 janvier 2007. « Je vous aime », déclare-t-il aux jeunes dans son discours du

18 mars 2007, « Je suis un sentimental », dans celui du 5 avril 2007, un recours au registre des sentiments, en phase avec les mutations vocales déjà observées, et qui se développe tout au long de la campagne, entérinant une nouvelle masculinité politique¹⁶.

Ségolène Royal : un modèle inédit de féminité

Ségolène Royal est sans doute la première femme politique française arrivée à ce niveau de responsabilité à considérer l'argument de genre comme une ressource politique. Sa réponse, à la fin du premier débat à l'investiture socialiste, à une question de la journaliste aux trois débatteurs sur ce qui, selon eux, les différencie dans leur projet pour la France, donne le ton : « Ce qui fait ma différence ? En tout cas, il y en a une qui est visible... »¹⁷ (Cité dans *Le Monde* du 19 octobre 2006, p. 10, et repris dans tous les portraits de la candidate).

Mère superlative...

Considérons que trois modèles de femme politique prédominent en France : la favorite, type Édith Cresson, la figure maternelle, type Simone Weil et ce que Catherine Achin et Elsa Dorlin nomment « la King », type Michèle Alliot-Marie ou Margaret Thatcher, sans enfant ou refusant de mettre leur maternité en avant. L'identité médiatique de Ségolène Royal recompose ces modèles. Si le discours de Nice apparaît comme fondateur dans la geste sarkozienne, les médias s'accordent à faire débiter l'itinéraire politique de Ségolène Royal lorsque celle qui était alors conseillère à l'Élysée a « arraché » à François Mitterrand en 1988, en pleine cérémonie d'investiture pour son deuxième mandat, la possibilité de se présenter à la députation dans les Deux-Sèvres. L'élection remportée contre toute attente et confirmée en 1995 en pleine vague bleue, tandis qu'en 2004 elle rafle le poste de présidente de la région Poitou-Charentes, pourtant traditionnellement ancrée à droite, pourrait faire de Ségolène Royal une sorte de guerrière conquérante et invincible. Mais cette image s'efface devant d'autres épisodes constitutifs du *best-of* médiatique et qui mettent en avant son identité maternelle.

Celui-ci en effet rappelle qu'elle a exercé des responsabilités dans divers ministères aux Sports, à l'Environnement, à la Jeunesse, chargée de l'enfance,

16. Éric Fassin observe à ce propos que cette nouvelle masculinité politique a d'abord été mise en scène aux États-Unis, avec Bill Clinton et Al Gore, dans les années quatre-vingt-dix : « On les disait *touchy-feely* : contre la raideur virile, ils affichaient une sentimentalité moderne. » (*Libération* du 24 novembre 2007)

17. Même revendication dans son premier discours comme candidate investie par le PS, où elle termine son allocution en saluant les socialistes qui « en choisissant une femme pour mener le combat des idées et incarner l'espérance [ont] plus de deux siècles après Olympe de Gouges, accompli un véritable geste révolutionnaire ».

des personnes handicapées, toutes fonctions conformes aux assignations traditionnelles des femmes. Parallèlement, dans les reportages d'archives illustrant son action, elle apparaît vêtue de robes vagues et fleuries, de jupes sous le genou, les cheveux retenus en arrière par une queue-de-cheval ou un serre-tête et chaussée de talons plats : la mère de famille versaillaise par excellence. Mais l'épisode favori des médias est sans conteste celui où, ministre de l'Environnement, elle convoque les caméras de *Paris Match* à la maternité quelques heures après la naissance de sa dernière fille, Flora, en 1992. Ségolène Royal incarne alors le corps maternel par excellence. Rappelons la formule déjà citée du meeting de Villepinte : « Je veux pour tous les enfants qui naissent et qui grandissent en France ce que j'ai voulu pour mes propres enfants », ou encore : « Je vais bien m'occuper de vous [...]. La France a besoin de tendresse. » (Brest, le 4 mai 2007, cité dans *Le Monde* des 6-7 mai 2007) Elle est aussi mère fouettard à l'occasion (on se rappelle la suggestion d'un encadrement militaire pour les jeunes délinquants), autorité qui vient compléter cette image de mère superlative.

... à l'élégance sexy

Mais ce n'est pas la mère de famille versaillaise que les Français découvrent quand elle se présente à l'investiture socialiste. On a évoqué plus haut la mutation physique du personnage. Sur le plan vestimentaire, elle fait le choix de l'élégance féminine ; elle porte rarement le pantalon, ses vêtements sont près du corps dont ils soulignent la minceur, les couleurs sont claires ou vives, les bijoux discrets mais présents. Cette mue physique lui vaudra d'être classée sixième au palmarès du mensuel masculin FHM (*For Him Magazine*) version France de juin 2006, juste derrière Angelina Jolie et devant des *sex-symbols* comme Pamela Anderson et Monica Bellucci. Invitée au 20 heures de TF1 en pleine campagne pour l'investiture socialiste (le 4 octobre 2006), elle se voit demander par Patrick Poivre d'Arvor : « Pourquoi attirez-vous à ce point la lumière, les regards, depuis un certain temps ? », hommage à la source de variations ironiques dans les *Guignols de l'info*.

Mère autoritaire à la féminité assumée : le modèle est inédit. Il lui vaudra la haine de certaines féministes qui lui reprocheront ce qu'elles considèrent comme une double concession aux diktats machistes, et un déferlement d'attaques misogynes¹⁸.

18. Le quotidien *Libération*, dans ses pages « Débats », s'est fait l'écho des positions très contrastées des féministes par rapport à la candidature de Ségolène Royal, tandis que dès les primaires socialistes, au sein de son propre camp comme à l'extérieur, propos et attitudes misogynes se sont exprimés : on se souvient du « Qui va garder les enfants ? » attribué à Laurent Fabius ou du « Ségolène Royal, c'est l'image sans le son » de Valérie Pécresse, alors porte-parole de Nicolas Sarkozy, sans parler de l'affaire des sous-marins nucléaires et du coup de fil du prétendu ministre du Québec, épisodes dont la dimension sexiste n'est plus à démontrer.

« L'homme politique idéal doit être – si j'ose dire – “couillu”. » Cette formule d'un lecteur du *Monde* (édition du 14 avril 2007) exprimant sa préférence pour le côté « Napoléon fonceur » du candidat de l'UMP est révélatrice de la corporéité du politique que la spécificité de la présidentielle de 2007 a en partie ramenée à l'opposition d'un homme et d'une femme. Opposition basique s'il en est, qui semble conduire à une forme d'archaïsation du débat public, mais qui rappelle aussi qu'en matière politique, les représentations s'ancrent dans une histoire immémoriale faisant de la France une femme à prendre et de son représentant le mâle qu'elle attend.

C'est en France, si l'on en croit Ernst Kantorowicz (1989), que la métaphore médiévale du souverain comme époux et du pays comme épouse fut la plus développée, érotologie imaginaire du pouvoir qui expliquerait en partie la difficulté des femmes à accéder à la représentation nationale¹⁹. Non pas d'être ministres car, comme l'observe Geneviève Fraisse (1995), les femmes sont reconnues comme compétentes et plus facilement nommées à des postes de responsabilité qu'elles ne sont élues comme représentantes, avec toute la charge symbolique que suppose cette fonction.

L'hypothèse d'une corrélation entre l'argument de genre et la victoire ou l'échec des candidats ne vaut pas consécution. Tout au plus peut-on supposer que dans la relation réfléchissante entre pouvoir et société, dans ce miroir tendu aux Français, l'incarnation virile du candidat Sarkozy n'a pas rebuté les attentes de 53 % des Français. Et si Ségolène Royal n'a pas permis que se reconnaisse en elle une majorité de nos concitoyens, elle a néanmoins relevé le défi, qui permettra sans doute de passer un jour du symbole de la Marianne républicaine à la réalité d'un pouvoir suprême incarné par une femme.

Références

- ACHIN Catherine, DORLIN Elsa, 2007, « J'ai changé, toi non plus » (« Comment Ségolène Royal est devenue un “homme politique” tandis que Nicolas Sarkozy plaçait plus qu'aucun autre la virilité au cœur de son identité de candidat »), [en ligne], [URL : <http://www.mouvements.asso.fr>], consulté le 26 janvier 2009.
- BERNSTEIN Serge éd., 2003, *Les cultures politiques en France*, Paris, Le Seuil.
- BERTINI Marie-Joseph, 2002, *Femmes, le pouvoir impossible*, Paris, Pauvert.
- BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction*, Paris, Minuit.
- 1980, *Le sens pratique*, Paris, Minuit.
- COULOMB-GULLY Marlène, 2001, *La démocratie mise en scènes*, Paris, CNRS.

19. Pour une version plus contemporaine – et plus triviale –, voir les déclarations de Dominique de Villepin sur ce même thème : « La France a envie qu'on la prenne. Ça la démange dans le bassin. » Ou encore, à propos de Nicolas Sarkozy : « Un allumeur, un baratineur de soirée dansante, mais il serait bien incapable de faire un enfant à la France. » (Cité par Franz-Olivier Giesbert, 2006, p. 382-383.)

- DETREZ Christine, 2002, *La construction sociale du corps*, Paris, Le Seuil.
- FONAGY Yvan, 1983, *La vive voix. Essai de psycho-phonétique*, Paris, Payot.
- FRAISSE Geneviève, 1995, *Muse de la raison. Démocratie et exclusion des femmes en France*, Paris, Folio Histoire.
- GAUCHET Marcel, 1995, *La Révolution des pouvoirs. La souveraineté, le peuple, la représentation, 1789-1799*, Paris, Gallimard.
- GISBERT Franz-Olivier, 2006, *La tragédie du Président. Scènes de la vie politique, 1986-2006*, Paris, Flammarion.
- GOFFMAN Erving, 1988, « La ritualisation de la féminité », *Les moments et leurs hommes*, Paris, Le Seuil/Minuit.
- 2002, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- HERPIN Nicolas, 2006, *Le pouvoir des grands*, Paris, La Découverte.
- KANTOROWICZ Ernst, 1989, *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard.
- LE BRETON David, 2008, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF.
- LEFORT Claude, 1981, *L'invention démocratique*, Paris, Fayard.
- MARZANO Michela, 2002, *Penser le corps*, Paris, PUF.
- ROSANVALLON Pierre, 1998, *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Folio Histoire.
- 2001, *Le sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel en France*, Paris, Folio Histoire.
- WINKIN Yves, 1981, *La nouvelle communication*, Paris, Le Seuil.